

## CHAPITRE XXIII.

La cour du comte de Foix. — Le bâtard de Mauléon.

De toutes les cours féodales qui étaient alors le rendez-vous des chevaliers et écuyers aventureux de tous les pays, il n'en était peut-être pas de plus fréquentée que celle du comte de Foix. Froissart, qui avait vu bien des cours de rois, de ducs, de comtes et de hautes dames, n'en avait rencontré aucune qui lui plût davantage et qui lui parût plus disposée aux exploits guerriers. La salle, les chambres et la cour du château étaient pleines de chevaliers et d'écuyers d'honneur qui allaient et venaient. On les entendait parler d'armes et d'amour, et se raconter les nouvelles qui arrivaient de tous les pays. Nulle part, en effet, l'on n'était plus au courant de ce qui se passait dans toute la chréienté, et le comte était informé avec une telle promptitude, qu'on disait parmi le peuple de Béarn qu'il était en relation avec un esprit nommé Orton, par l'entremise d'un certain sire de Corasse, auquel malheur en avint. On racontait sur ce sujet

une fantastique histoire. Ce bruit singulier contribuait encore à augmenter le prestige du comte, qui d'ailleurs joignait à la plus haute noblesse toutes les qualités qui pouvaient faire un prince de la chevalerie. C'était d'abord le plus bel homme de son temps. Il était bien fait des membres et de la taille ; il avait les traits réguliers, le visage riant et sanguin, les yeux bleus et amoureux. Sa libéralité était connue de tous ceux qui avaient paru à sa cour ou même dans ses États ; tous les chevaliers et écuyers qui traversaient le pays, les hérauts, les ménestrels, recevaient de ses dons, et c'eût été le fâcher que de les refuser. On estimait à trois millions de florins son revenu annuel, et l'on disait qu'il ne se passait point d'année qu'il n'en dépensât soixante mille en présents de ce genre. Il aimait la chasse et y excellait ; il en a même écrit un traité. Il parlait volontiers d'armes et d'amour. Il aimait les vers et la musique, et recherchait les clercs et les hommes savants. A peine Froissart fut-il arrivé à Orthez, qu'il le fit appeler à sa cour et s'empressa d'éclairer lui-même l'infatigable quêteur de récits historiques. Froissart offrit au comte un beau livre intitulé *Mé-liadus*, où il avait recueilli, mis en vers, arrangé toutes les chansons, ballades, rondeaux et virelais que Wenceslas de Bohême, duc de Luxembourg et de Brabant, avait composés. Il lui en faisait la lecture toutes les nuits après son souper. Le comte

avait pour usage de se lever à midi et de souper à minuit. Il se rendait alors de sa chambre en la salle du château; douze varlets portaient devant lui douze torches et les tenaient devant sa table pendant tout le repas : cela répandait une grande clarté dans la salle, qui était pleine de chevaliers et d'écuyers, et où quantité de tables toutes dressées invitaient à souper ceux qui en avaient envie. Le comte gardait à table une dignité toute royale : nul ne lui parlait sans avoir été appelé. Il buvait peu, mangeait force volaille, les ailes et les cuisses seulement. Il se faisait faire de la musique par ses ménestrels ou chanter par ses clercs des rondeaux et virelais. Il prenait plaisir aussi à voir des entremets curieux et singuliers, qu'il envoyait ensuite aux tables des chevaliers et écuyers. Il demeurait à table environ deux heures et remontait ensuite dans sa chambre pour entendre la lecture de Froissart. Nul, pendant cette lecture, ne soufflait mot, car on savait qu'il aimait à entendre fort distinctement. Quand il lui plaisait d'engager la discussion sur un point, il s'adressait au docte lecteur, non en son gascon, mais en bel et bon français.

Les jours de grande réception, il montait, après le dîner, dans une grande galerie haute, où l'on arrivait par un large escalier. Il y avait là une de ces vastes cheminées féodales autour de laquelle le comte et ses chevaliers faisaient cercle et devi-

saient. On n'y faisait point un grand feu habituellement; le comte n'en voulait pas davantage. Ce n'était pas que le bois lui manquât. Le Béarn, aujourd'hui dégarni, était alors couvert de forêts. Un jour de Noël pourtant, jour de grande fête et de réunion nombreuse, il gelaît fort et faisait grand froid. Le comte, arrivé dans la galerie, regarda le feu et dit : « Voilà un petit feu pour le froid qu'il fait ! » Un chevalier, nommé Ernauton d'Espagne, qui se trouvait en ce moment près des fenêtres de la galerie, s'amusait à voir entrer dans la cour du château une troupe d'ânes chargés de bois. Ernauton était d'une force prodigieuse. A peine eut-il entendu le mot du comte, qu'il descendit dans la cour, prit le plus grand de tous ces ânes chargés de bois, le chargea sur son cou fort légèrement, remonta l'escalier, qui avait vingt-quatre marches, fendit la foule des chevaliers et écuyers, et renversa les bûches et l'âne les pieds en l'air dans la cheminée sur les chenets, aux grands éclats de rire du comte et de toute la société.

Devant cette grande cheminée, plus d'une fois Froissart provoqua les curieuses confidences des chevaliers de renom. Un soir, tandis que le comte de Foix se faisait attendre, il obtint celles du Bâtard de Mauléon. Cet écuyer gascon avait soixante ans quand Froissart le fit causer; longue vie de rou-

tier, pleine d'aventures médiocrement chevaleresques; encore le vieux taisait-il les meilleures, de son aveu; il ne lui convenait pas de tout dire: il avait quelques raisons pour cela; ce qu'il disait faisait bien augurer du reste. Il avait débuté dans le parti anglais, auquel du reste il resta toujours fidèle; il servait sous le captal de Buch à Poitiers, et il eut ce jour-là pour bonne étrenne (doux souvenir dans les vieux jours) trois prisonniers, un chevalier et deux écuyers qui lui rapportèrent l'un dans l'autre trois mille francs. Après cela il alla en Prusse avec le captal et monseigneur de Foix. Au retour, il combattit avec eux pour délivrer les dames enfermées dans Meaux. Mais voilà que la paix se fit entre les rois de France et d'Angleterre. Les pauvres compagnons (c'est ainsi qu'il s'appelle, lui et ses pareils) durent évacuer les places qu'ils occupaient, et cependant il leur fallait bien vivre. Ils se rassemblèrent en Bourgogne sous leurs capitaines, dont l'un était le Bâtard lui-même. Les voilà douze mille routiers, Anglais, Gascons, Espagnols, Navarrais, Allemands, Écossais, gens de tous pays, forts, hardis, habiles à choisir un champ de bataille, à écheler et assaillir les murs des villes et châteaux. Leur premier profit fut la bataille de Brignay, où ils déconfirent le connétable. Cette victoire fit grand bien aux pauvres compagnons; ils devinrent riches de prisonniers,

et de villes et de châteaux, dont ils s'emparèrent dans l'archevêché de Lyon. Ils firent mieux, occupèrent le pont Saint-Esprit, et de là guerroyèrent le pape et les cardinaux sans pitié. Le pape dut faire un sacrifice de soixante mille francs pour détourner une partie de ces aventuriers sur la Lombardie; le reste, entre autres notre Bâtard, resta, se répandit sur les bords de la Loire, occupa la Charité. « Et rançonions, dit-il, tout le pays, ni on ne pouvait être quitte de nous, ni pour bien payer, ni autrement. » Dans cette vie aventureuse, il eut ses malheurs. Il fut fait prisonnier à Cocherel, et encore une autre fois que toute sa bande fut détruite et son souverain capitaine, Jean Aimery, fait prisonnier. Jean Aimery était un chevalier anglais, fameux parmi ces routiers; Guichart Albregon, qui le prit tout couvert de blessures, le remit à un hôtelier de Sancerre : « Gardez-moi bien ce prisonnier, lui dit-il, et veillez à bien étancher ses plaies; car, s'il demeure en vie, il me vaudra bien vingt mille francs. » Cet hôtelier fit si mal sa commission et laissant saigner le prisonnier qu'il mourut, et la rançon avec lui; Guichart en fut fort courroucé. Le Bâtard, plus heureux, se racheta. La guerre se ralluma entre la France et l'Angleterre; on se battit fort; il vit tomber tous ses compagnons : « Et encore, Dieu merci, ajoutait-il, je suis de-

meuré en vie, tantôt à plat, n'ayant pas même de quoi m'équiper, tantôt riche à foison, selon la bonne ou la mauvaise fortune. » Un jour que les choses allaient mal, il avisa le château de Thurit en Albigeois. Il prend cinquante hommes, s'achemine de nuit vers la place, par les bois et les bruyères, et place son monde en embuscade; lui sixième, il s'habille en femme, prend une cruche et se cache sous des meules de foin. C'était vers la Saint-Jean; on venait de faucher les prés et de faner. Quand au matin les portes s'ouvrirent et que les femmes commencèrent à venir à la fontaine, les six routiers déguisés, le visage bien caché sous leurs couvre-chefs, allèrent remplir leurs cruches et s'acheminèrent vers la ville: « Ha! sainte Marie! disaient les commères, que vous êtes matin levées! — C'est vrai, » répondaient-ils en contrefaisant leurs voix. Pour toute garde, il y avait à la porte un savetier qui mettait à point ses formes et ses rivets. Ils sonnèrent du cor pour avertir l'embuscade: « Femmes, haro! dit le savetier, qui avait entendu sans voir; qui a sonné du cor? — C'est un prêtre qui va aux champs; je ne sais s'il est curé ou chanoine de cette ville. — Bon, c'est messire Pierre François, notre prêtre; il est fort pour aller le matin courir les lièvres dans les champs. » Pendant ce dialogue, les compagnons accourent, s'emparent de la porte et

prennent la ville sans résistance. « Lequel château depuis m'a valu, que par pillage, que par pactis, que par bonne fortune que j'y ai eue, cent mille francs; et j'en ai retiré chaque année plus qu'on n'aurait fait en le vendant au plus cher avec toutes ses dépendances. Or, je ne sais à présent ce que j'en dois faire; car je suis en traité avec le comte d'Armagnac et le dauphin d'Auvergne, qui ont charge du roi de France de racheter les châteaux occupés par ceux qui ont fait la guerre pour l'Angleterre. Plusieurs ont déjà traité et rendu leurs forts. Je ne sais si je rendrai le mien. » Ainsi parlait ce vieux partisan. En attendant, il menait grand train, grand équipage, et, comme un grand baron, se faisait servir lui et ses gens dans de la vaisselle d'argent, à l'hôtel de la Lune, à Orthez, où il était descendu, aussi bien que messire Jehan Froissart.